

# Comment vont grandir les enfants dans des familles de plus en plus mosaïques ?

■ De nouvelles configurations familiales ont vu le jour. La psychologue Susann Heenen-Wolff réclame leur reconnaissance.

Les familles, quelles histoires ! Si le modèle classique, autour du couple conjugal, ne disparaît pas, d'autres constellations, variées, ont vu le jour. À côté de "papa, maman et les enfants", il existe une multitude de façons de "faire famille". Plus d'un Belge sur dix vit dans un ménage recomposé, où des demi (ou quasi) sœurs et frères vivent à temps partiel avec une belle-mère ou un beau-père. Une famille sur quatre est monoparentale: des femmes (en grande majorité) élèvent seules leurs gamins – pas forcément tous du même père. Des couples d'hommes ont des enfants. Des femmes font un bébé toutes seules. Des couples, ou des adultes solos, avec ou sans enfants biologiques, adoptent ou accueillent un gamin dans leur famille.

Comment un enfant peut-il vivre, s'attacher et grandir dans ces familles en forme de mosaïques ? Autrement posé: "C'est avec qui qu'on va où ?" Cette question était au cœur d'un passionnant colloque organisé récemment par Familles plurielles, une ASBL qui met sur pied des formations pour les professionnels de l'aide à la jeunesse et les accueillants familiaux.

Plus un projet "à vie"

"Il est inutile de pleurer la vue familiale d'hier: elle n'existe plus. Les relations amoureuses entre deux adultes sont de moins en moins stables. Il ne s'agit plus d'un projet à vie", entame Susann Heenen-Wolff, psychanalyste et professeur de psychologie clinique à l'UCL et à l'ULB.

Le couple conjugal n'est parfois plus qu'une phase limitée dans le temps. "On doit donc inventer de nouvelles formes d'engagement autour des enfants." Une réflexion sociétale s'impose, insiste-t-elle: ces nouvelles constellations familiales, dont certaines paraissent aujourd'hui insolites, seront de plus en plus nombreuses à l'avenir.

La question des liens de sang se pose en filigrane: de plus en plus d'enfants vivent avec des adultes qui ne sont pas leurs géniteurs. "Pour qu'un enfant puisse évoluer sereinement, ce qui compte, ce sont des liens d'attachement intersubjectifs de départ solides, mais qui ne sont pas forcément des liens de sang", postule la psychologue. Autrement dit: "On n'a pas forcément besoin de ceux-ci pour exercer une fonction parentale."

Des données neuroscientifiques

On dispose aussi de données neuroscientifiques "pour en finir avec la conviction qu'un bébé a, par nature, besoin d'une mère", indique encore Susann Heenen-Wolff.

Elle cite une étude israélienne (2014) qui a examiné l'activité cérébrale de parents d'un premier enfant. Conclusion ? "Le cerveau d'un homme qui s'occupe seul de son nouveau-né fonctionne comme celui d'une mère." C'est donc le fait de prendre en charge le bébé en première ligne qui développe des réactions spécifiques optimales dans le cerveau de l'adulte, grâce aux interactions entre les deux – et pas l'inverse. Même si le fait de porter l'enfant dans son ventre, d'accoucher et de l'allaiter ensuite peut enclencher puissamment l'investissement de telles interactions, dans une perspective neuroscientifique, "les liens de sang sont négligeables".

Besoin de reconnaissance

"Un enfant peut bien grandir avec des adultes qui ne sont pas ses géniteurs", dit Susann Heenen-Wolff. La psychologue invite le législateur à prendre en compte un paysage familial qui change "et changera encore" et à inventer de nouvelles formes d'encadrement de relations entre adultes et enfants avec lesquels ils n'ont pas forcément un lien de sang. La société ne peut pas laisser les parents d'intention se débrouiller, estime la psychologue. Aujourd'hui, les "beaux-pères" et "belles-mères", qui assument une parenté sociale au sein de familles recomposées, n'ont pas de statut.

"Il faut une reconnaissance sociale et légale d'autres formes de liens (que les liens amoureux) entre des adultes qui veulent élever ensemble un enfant."

Annick Hovine

"Un enfant peut bien grandir avec des adultes qui ne sont pas ses géniteurs", dit Susann Heenen-Wolff. La psychologue invite le législateur à prendre en compte un paysage familial qui change "et changera encore".

## La maternité est aussi devenue incertaine...

À la suite des avancées de la procréation médicalement assistée (PMA), la maternité est devenue pour la première fois incertaine, relève Susann Heenen-Wolff. Une femme peut désormais accoucher d'un enfant dont elle ne sera pas la mère (*"aucune loi contre la gestation pour autrui n'empêchera la pratique"*) ou être la mère génétique d'un enfant qu'elle n'a jamais porté (don d'ovocyte).

Les perspectives ouvertes par la pratique de la PMA donnent le vertige. *"Les recherches sur l'ectogenèse, c'est-à-dire la procréation d'un être humain dans un utérus artificiel, avancent"*, constate la professeure de psychologie clinique.

### Dans la continuité

À l'entendre, on aurait tort de croire qu'il s'agit de science-fiction. *"Le temps intra-utérin est de plus en plus réduit"*, ajoute-t-elle. Notamment parce qu'on prend en charge médicalement des fœtus de plus en plus jeunes. *"La phase intra-utérine a déjà pu être diminuée de près de 50 %."* Des bébés naissent après avoir passé moins de vingt semaines dans le ventre de leur maman.

*"L'ectogenèse s'inscrit dans la continuité de ces recherches: toute la gestation pourrait se passer en couveuse."* Si on laisse de côté les questions éthiques, béantes, ouvertes par cette pratique, d'un point de vue médical, elle pourrait augmenter les chances de survie ou diminuer les séquelles d'enfants qui seraient nés (très) grands prématurés. Il s'agirait là *"d'un pas de plus vers la séparation totale entre sexualité et procréation"*.

Même sans aller aussi loin, il faut convenir que la procréation et la gestation seront de plus en plus médicalisées et la parenté de plus en plus sociale, dit Susann Heenen-Wolff.

*"De nouvelles formes d'alliances autour de l'enfant sont donc à imaginer et à encourager pour faire contre-poids quand le lien de sang est absent, sans être d'office considérées comme déficitaires"*, plaide la psychologue.

Une femme peut  
désormais  
accoucher d'un  
enfant dont elle ne  
sera pas la mère ou  
être la mère  
génétique d'un  
enfant qu'elle n'a  
jamais porté.